

# JOURNAL DE MONACO

Administration et Rédaction.  
Rue de Lorraine, 14,  
à Monaco (Principauté.)

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE  
PARAISANT LE MARDI

Tous les ouvrages français et étrangers  
dont il est envoyé 1 exemplaire son  
annoncés dans le journal.

<p>INSÉRITIONS :</p> <p>Annonces . . . . . 25 Cent. la ligne</p> <p>Réclames . . . . . 50.</p> <p>On traite de gré à gré pour les autres insertions</p>	<p>On s'abonne, pour la France, à Paris; à l'Agence Havas, rue J.-J. Rousseau, 3, et chez M. St-Hilaire, éditeur de musique du Conserv. Imp. et directeur du Comptoir général des compositeurs, rue du f. Poissonnière, 40</p> <p>EDOUARD ROUYEYRE, Libraire et Commissionnaire, rue des Saints-Pères, 1.</p> <p>A Nice, LIBRAIRIE VISCONTI, rue du Cours et LIBRAIRIE-AGENCE JOUGLA, rue Gioffredo, 1. près la pl. Masséna à l'AGENCE-DALGOUTTE, place du Jardin Public, 3</p> <p>Les abonnements comptent du 1<sup>er</sup> et du 16 de chaque mois et se paient d'avance.</p> <p>Les lettres et envois non affranchis seront refusés. — Les manuscrits non insérés seront rendus.</p>	<p>ABONNEMENTS :</p> <p>Un An . . . . . 12 Francs</p> <p>Six Mois . . . . . 6 id.</p> <p>Trois Mois . . . . . 3 id.</p> <p>Pour l'ÉTRANGER les frais de poste en sus</p>
---	--	--

Monaco, le 11 Septembre 1883

Une Convention d'extradition entre la Principauté et la Russie a été signée à Vienne le 5 de ce mois par M. le Commandeur Naldini, Plénipotentiaire de S. A. S. le Prince de Monaco, et M. de Fonton, Plénipotentiaire de S. M. I. l'Empereur de Russie.

S. M. le Roi de Serbie a conféré la Croix de Commandeur de l'Ordre de Takovo à M. le Lieutenant-Colonel Baron d'Orémieux, Aide de Camp du Prince, et celle de Chevalier du même Ordre à M. le Comte de Lamotte d'Allogny, Chambellan de Son Altesse Sérénissime.

NOUVELLES LOCALES

La fête de dimanche au profit des survivants d'Ischia a été favorisée par un temps magnifique; aussi, dès 8 heures, une foule compacte couvrait-elle la place Sainte-Barbe. On pouvait difficilement se mouvoir dans l'enceinte du bal, très vaste pourtant.

Dans les tribunes, on remarquait la plupart des autorités monégasques et nombre de notabilités du pays.

La soirée a été ouverte par la Société Philharmonique qui a exécuté avec entrain la *Marche Royale*, de Gabetti, et l'*Hymne National* de Monaco.

La Société Chorale « l'Avenir » a interprété plusieurs chœurs qui ont été très remarquables, entre autres la *Muette de Portici* et *Patrie*. Un *Allegro Militaire* de M. Joseph Testa, martialement enlevé par la Société Philharmonique, a terminé la première partie de la fête dont le principal attrait était la cantate « pour Ischia » composée par M. F. Bellini, l'un des artistes les plus distingués de l'orchestre de Monte-Carlo.

Disons-le de suite, cette nouvelle composition est une des pages les mieux inspirées de M. Bellini, dont chacun ici connaît, de longue date, les qualités de musicien et d'harmoniste. Il est impossible d'exprimer avec plus de réalité les plaintes des veuves et des orphelins, les accents persuasifs de la charité. Et pourtant l'auteur a dû, dans quinze jours à peine, écrire, orchestrer cette cantate, l'apprendre à nos orphéonistes, faire avec les instrumentistes trois ou quatre répétitions!

L'exécution a parfaitement réussi; un soprano d'opéra, M<sup>me</sup> Sophie d'Argenti, prêtait son gracieux concours à cette œuvre de bienfaisance. M. Toubas

a remporté un nouveau et légitime succès en disant avec un grand sentiment, les deux strophes du baryton. Les applaudissements enthousiastes et les rappels du public ont fait bisser la cantate. Le sympathique maestro a été ensuite l'objet de chaleureuses félicitations.

Pendant les chants avait lieu un divertissement dû à l'initiative de MM. F. Gindre et Caruta, et non prévu au programme: des ballons lumineux, munis de fusées multicolores éclatant dans les airs, étaient lancés par intervalles dans l'un des angles de la place.

Vers 11 heures et demie, les danses ont commencé et se sont prolongées gaiement jusqu'à l'aurore.

Dans la soirée, M<sup>me</sup> Bellando de Castro, de Thiolaz et Douhin ont fait une quête qui a été très fructueuse.

N'oublions pas MM. Nègre et Ronco qui ont, le premier dans la décoration des tentures, le second dans l'ornementation de la salle à l'aide de plantes distribuées avec goût, contribué au succès de la fête.

Les lots de la tombola de dimanche dernier qui n'ont pas été réclamés sont à la disposition de leurs propriétaires jusqu'au samedi prochain inclus, de 9 à 11 heures du matin, rue du Milieu, en face le magasin de bijouterie de M. Basso. On trouvera à la même adresse les listes des numéros gagnants.

Les lots qui n'auront pas été retirés passé ce délai, seront vendus dimanche soir pendant le bal, au profit des pauvres.

Au dernier moment, nous apprenons que le produit des quêtes, de la tombola et des entrées, est évalué à 2,600 francs environ, déduction faite des frais.

La société organisatrice de la fête au profit des survivants d'Ischia donnera, dimanche prochain 16 septembre, un nouveau bal champêtre sur la promenade Sainte-Barbe, au profit des pauvres de Monaco.

Mardi soir, vers 7 heures, un orage d'une violence extrême, se dirigeant de l'ouest à l'est, a passé sur la Principauté. Les éclairs se succédaient sans interruption embrasant l'horizon; une pluie torrentielle, qui a duré un quart d'heure environ, a causé sur différents points des dégâts heureusement réparables. Sur le boulevard Charles III et le boulevard des Moulins, l'eau a raviné profondément la chaussée; à Monaco, plusieurs maisons ont été un mo-

ment véritablement inondées; rue du Milieu et place des Carmes, deux plafonds se sont en partie effondrés sous le poids de l'eau qui a traversé les toitures. Il n'y a pas eu d'accidents de personnes.

A 7 heures et demie, tout était terminé, et l'orage, emporté par un ouragan, se dirigeait vers l'Italie.

Les détails qui nous parviennent de différents points de la France nous montrent que cette tempête, annoncée par le bureau météorologique du *New-York Herald*, a été désastreuse dans beaucoup d'endroits. On a constaté de nombreux sinistres maritimes sur la Manche et les côtes d'Angleterre. A Nice, quelques dégâts ont été occasionnés aux routes et à la voie ferrée par l'amoncellement des graviers entraînés par la pluie. A Menton, l'eau tombait à torrents; une maison en construction s'est effondrée; la foudre a brisé un platane; le sol était jonché de petits oiseaux frappés mortellement par la violence de l'ouragan.

Vendredi soir s'est reproduit un fait dont on est rarement témoin à Monaco. Au moment du coucher du soleil, on admirait, parfaitement dessinées, les silhouettes des montagnes de la Corse. La limpidité de l'air était telle que l'on pouvait distinguer, sans l'aide d'aucun verre, les contours des principaux pics de l'île. C'était un superbe coup d'œil.

CHRONIQUE DU LITTORAL

**Nice.** — Un concours régional hippique aura lieu à Nice du 17 au 20 novembre 1883. Quatorze prix, consistant en médailles d'or et d'argent et en sommes importantes, seront décernés aux propriétaires des étalons et juments primés.

**La Turbie.** — Mercredi dernier, un habitant de Monaco a trouvé, étant à la chasse au cap d'Aglio, le cadavre d'une femme âgée d'environ 24 ou 25 ans; la mort paraissait remonter déjà à quelques jours, car certaines parties du corps étaient en décomposition. Les gendarmes de la Turbie-sur-Mer, prévenus de suite, ont procédé à une enquête dont nous ignorons le résultat. Y a-t-il crime, suicide ou mort accidentelle? C'est ce que nous saurons bientôt sans doute.

**Gênes.** — Nous trouvons dans le *Carriere Mercantile* quelques détails sur le sauvetage d'un brigantin autrichien, opéré près du cap Sabonial par M. Razzotti et quelques matelots de l'escadre italienne commandée par l'amiral Del Santo :

« La première division de l'escadre italienne, allant de Gibraltar à Tanger, avisa, à la hauteur du cap Sabonial, un bâtiment austro-hongrois ensablé.

« C'était le brigantin *Sagittario*, de Fiume, capitaine Kesselech, parti de la Baltique avec un chargement de bois du Nord à destination de Nice.

« L'amiral Del Santo donna immédiatement l'ordre au cuirassé *Maria Pia* de se porter au secours du bâti-

ment en péril, mais le peu de fond de la mer en cet endroit ne permit pas de s'approcher du brigantin. Comme il se trouvait en ces parages un vapeur avec pavillon anglais accouru lui aussi au secours du navire en détresse, l'amiral del Santo envoya à bord du *Sagittario* le lieutenant de vaisseau Razzotti avec quelques matelots.

« Le brigantin était dans une position désespérée : la violence du vent et des vagues l'agitait sans relâche et menaçait de le briser d'un moment à l'autre sur les galets.

« M. Razzotti, après une lutte longue et difficile dans laquelle il fit preuve de beaucoup d'habileté et de courage, profita du moment où la marée montante était assez en abondance, et avec l'aide d'une ancre tendue, réussit à remettre le bâtiment à flot. La *Maria Pia* remorqua ensuite le *Sagittario* jusqu'à une position sûre. »

— Nous recevons de Rome une nouvelle judiciaire qui ne manque pas d'intérêt pour les bibliophiles et les artistes.

Le tribunal correctionnel de Rome s'est occupé du procès intenté au prince Massimo, pour contravention aux édits Pacca, sur la vente ou l'exportation de livres précieux et objets d'art. Ces édits sont datés du 8 mars 1819 et du 7 avril 1820.

Le prince Massimo a comparu avec le professeur Genarelli, B. Giacomini et le libraire Cioffi, de Naples.

Les livres qui ont été vendus par le prince Massimo et qui appartenaient à sa famille, étaient fort intéressants au point de vue de l'art et de l'histoire. En outre des livres, le prince a vendu plusieurs manuscrits très rares.

Les prévenus n'ont nié ni la vente ni l'exportation des livres et manuscrits, ils ont seulement déclaré qu'ils ignoraient l'existence des édits du cardinal Pacca.

Le ministère public a demandé, par conséquent, que les accusés soient condamnés à payer 1.000 francs d'amende, 500 francs pour le gouvernement et 500 francs pour celui qui a fait la dénonciation de la vente.

Contrairement à ces conclusions, le tribunal, considérant l'édit Pacca comme aboli, a acquitté tous les inculpés.

— Un soir de la semaine dernière, on a mis le feu à la boîte aux lettres de la place Banchi. Les lettres ont toutes été brûlées.

## LETTRES PARISIENNES

(Correspondance particulière du Journal de Monaco)

Le roi d'Espagne, Alphonse XII, a traversé Paris se rendant en Autriche et en Allemagne. A son retour, il résidera quelques jours sur les bords de la Seine, et il y aura, en son honneur, dîner officiel à l'Elysée, représentation de gala à l'Opéra et revue de l'armée.

Le marquis de Casariera, l'héritier de l'opulent aveugle dont les loges à l'Opéra, à l'Opéra-Comique et aux Français furent, durant tant d'années, le rendez-vous de nos mondaines élégantes, donnera, à l'occasion du séjour de S. M. Catholique, une grande fête dans son hôtel de la rue de Berry.

Ivan Tourgueneff, le célèbre romancier russe, a succombé à un cancer à l'épine dorsale, à Bougival, dans la villa Viardot, suivant ainsi de près dans la tombe son inséparable ami, Louis Viardot. A l'issue du service religieux célébré à l'église russe de la rue Daru, le corps de Tourgueneff a été descendu dans les caveaux de l'église pour être transporté plus tard à Pétersbourg, où il sera déposé à côté de celui de Bielinsky, le critique qui aida l'écrivain de ses conseils lors de ses débuts littéraires.

Tourgueneff était né à Orel en 1818 ; il laisse une œuvre considérable, mais c'est plutôt dans les courtes nouvelles que se révèle l'originalité de son talent. Il donne bien toute sa note si personnelle dans ces chefs-d'œuvre qui s'appellent *l'Abandonnée*, le *Gentilhomme de la Steppe*, *Trois Rencontres*, le *Roi Lear de la Steppe*, le *Journal d'un Homme de trop*.

Il était, en littérature, dans les idées les plus modernes et les plus avancées, estimant que le romancier, n'ayant d'autre modèle que la vie, ne doit dépeindre que la vie telle qu'elle est, sans combinaisons ni aventures extraordinaires. Ce qu'on appelle *l'intrigue* dans un roman l'indignait, car il ne comprenait pas comment des gens peuvent être d'esprit assez naïf pour s'intéresser à des événements privés de vraisemblance.

Psychologue profond et artiste raffiné, a dit très justement de lui M. de Maupassant, il savait composer en quelques pages une œuvre absolue, indiquer des figures complètes en quelques traits si légers, si habiles, qu'on ne comprend point comment de pareils effets peuvent être obtenus avec des moyens en apparence si simples. C'est un évocateur d'âmes sans rival pour nous faire pénétrer les dedans d'un être dont il nous montre aussi les dehors comme si on le voyait, et cela sans qu'on remarque jamais ses procédés, ses mots, ses intentions et ses malices d'écrivain. Il sait créer surtout l'atmosphère de ses contes avec un incomparable génie. On se sent, dès qu'on lit une de ces œuvres, pris soi-même dans le milieu qu'il évoque, on en respire l'air, on en partage les tristesses, les angoisses ou les joies. Il apporte aux poumons une saveur étrange et particulière, il nous donne le goût de ses livres comme si on buvait quelque boisson délicieusement amère.

La littérature vient de faire une autre perte en la personne de M. Léon Halévy, auteur dramatique et romancier, frère cadet de l'illustre musicien, Fromental Halévy, et père de M. Ludovic Halévy, l'auteur de tant de pièces charmantes.

M. Léon Halévy est mort à Saint-Germain-en-Laye à quatre-vingt-un ans.

Par contre, le compositeur Saint-Saëns, l'auteur de *Henri VIII*, dont la santé avait donné de sérieuses inquiétudes, est en ce moment en pleine convalescence à Cauterets. Il commence à se remettre au travail et notamment à la partition que l'Opéra attend de lui pour l'année prochaine.

En ce temps de statuomanie, il fallait s'attendre à ce que Lafayette eût son monument. La ville du Puy, dans le voisinage de laquelle est né l'illustre général, vient de combler cette lacune. Lafayette est représenté en costume de général, debout, tenant de la main gauche abaissée le long du corps son tricorne orné d'un plumet, et, de la droite, la cocarde tricolore qu'il élève en l'air. Cette œuvre distinguée est du sculpteur Niolle.

La famille de Lafayette était représentée à la cérémonie d'inauguration par M. Edmond de Lafayette, sénateur, MM. de Sahune, de Pusy, de Lasteyrie et d'Assailly.

La mort a emporté cette semaine un des meilleurs comédiens de notre temps, l'acteur Geoffroy, du Palais-Royal. Il avait soixante-dix ans et a succombé à une attaque de goutte dans sa petite maison de la rue du Solitaire, à Belleville.

D'abord ouvrier bijoutier, c'est en 1838 qu'il parut pour la première fois au Gymnase, mais ne fit que traverser la scène. C'est de 1844 seulement, à sa rentrée, que datent ses véritables succès. On ne compte pas les créations de Geoffroy sur la scène du boulevard Bonne-Nouvelle pas plus que celles qu'il fit en la quittant au Palais-Royal. La dernière pièce qu'il a jouée a été le *Mari de Babet* ; la première avait été *Rodolphe*.

Geoffroy était l'incarnation du bourgeois à la scène. Il était impossible d'avoir plus de naturel, plus de bonhomie, plus de gaieté, sans forcer la note. C'était un comédien dans la plus haute acception de ce titre, et dont le nom restera pour caractériser un emploi.

Ce grand deuil marque bien douloureusement la réouverture de la saison théâtrale à Paris. Au Vaudeville, on a eu cette semaine une charmante piécette du baron Legoux, le *Prétexte*. L'auteur est le mari de la belle M<sup>me</sup> Legoux, une mondaine *di primo cartello* et un compositeur exquis sous le pseudonyme de *Gilbert Desroches*. A l'Odéon, le *Bel Armand*, comédie d'un débutant au théâtre, M. Victor Jauret a complètement réussi. Voilà un nom qui se lève dans la littérature dramatique et auquel semble destiné un brillant avenir. A la Gaité, *Keraban le Têtu*, pièce à grand spectacle de M. Jules Verne, en dépit de décors merveilleux, n'a pu séduire les spectateurs. Il ne faut pas courir deux lieues à la fois, et le public qui fait fête aux livres de M. Verne commence à se lasser de la double mouture qu'il en veut tirer. Le *Voyage à travers l'impossible* avait été un premier avertissement à l'adresse de son auteur. *Keraban le Têtu* devient une condamnation formelle. Espérons que M. Verne ne persistera pas et renoncera à mériter le surnom de son héros.

BACHAUMONT.

## BIBLIOGRAPHIE

*Fleurs de l'Âme*, par M. le marquis Eugène DE LONLAY. (1)

Signalons aux amateurs de poésie un charmant recueil que vient de publier M. le marquis de Lonlay. Nous connaissons de lui quantité d'ouvrages, entre autres : ses *Légendes*, les *Gouttes de Rosée*, etc., etc. Les *Fleurs de l'Âme* ne le cèdent en rien aux beautés poétiques que nous avons déjà remarquées dans les écrits de ce sympathique auteur.

Bien que nous nous fassions presque un devoir de ne point publier de vers dans ce journal, son cadre ne s'y prêtant que difficilement, nos lecteurs nous sauront gré de leur donner les extraits suivants d'une ode, prise au hasard dans *Fleurs de l'Âme*, intitulée *Excelsia*, et dédiée à S. G. M<sup>r</sup> Tregaro, évêque de Séz :

Dès que l'aube éclipe les voiles  
Du ciel, diamanté d'étoiles,  
J'admire sa sérénité.  
De mes respectueux hommages,  
Comme jadis ont fait les mages,  
J'entoure la divinité.

Les fleurs qui couronnent les tiges,  
Les chants d'oiseaux, sont des prodiges  
Que Dieu seul a l'art d'opérer.  
En contemplant tant de merveilles,  
Frappant mes yeux et mes oreilles,  
En lui j'ai raison d'espérer.

Rempli d'une piété profonde,  
Je crois au Créateur du monde,  
Qui, sans lui, n'existerait pas,  
Et, sans me rendre à l'évidence  
De son éternelle existence,  
Vraiment, je ne puis faire un pas.

## FAITS DIVERS

### LES RAISINS

Quand on a lu dans les auteurs de l'antiquité la liste interminable des maladies justiciables de ce fruit délicieux de la saison qui est aujourd'hui sur toutes les tables, on se demande pourquoi les pharmaciens de ce temps n'allaient pas s'établir à l'ombre d'une treille.

Pline le naturaliste a écrit qu'on pouvait, avec le fruit de la vigne, guérir le manque d'appétit, les maux d'estomac, les douleurs de tête, la dysenterie, le crachement de sang, les défaillances, l'impétigo, l'érysipèle, l'alopecie, la splénite, les vomissements, la morsure des chiens et la piqûre des scorpions.

Galien ajoute que l'hépatite, la toux, la bronchite, l'inflammation des reins sont menées à bien par l'usage du raisin ; Dioscoride dit de plus que les gouteux, les gens dont le cerveau est lourd, ceux qui ont des esquintances et des ulcères, doivent user largement des grains de l'arbre consacré à Bacchus.

La pathologie tout entière, on le voit, peut demander à la vigne aide et protection.

Chez nous, l'on ne fait pas un article de foi de cette croyance aux vertus interminables du raisin ; de l'autre côté du Rhin, les allégations de Pline, de Galien et de Dioscoride sont paroles d'Évangile.

A Dürkheim, à Glesweiler, à Beingen, à Kreusnach, à Grünberg, en Allemagne ; à Vevey, à Veytaux, à Montreux, en Suisse, et dans quelques autres villes, le raisin est divin, il n'est rien qui l'égalé. Il fait maigrir les gens obèses et engraisse les efflanqués ; il rend le sommeil aux agités et réveille les léthargiques ; il combat avec le même succès la boulimie et la perte de l'appétit, la diarrhée et la constipation, les maladies du dehors comme celles du dedans, le chaud comme le froid, le sec comme l'humide.

Les raisins qui font le bon vin — c'est, du moins, l'opinion de M. le docteur Félix Brémont — ne font pas les meilleurs desserts. Le chasselas qui constitue un excellent raisin de table, est détestable pour la vinification. On peut en dire autant du *gromier* du Cantal et du *pascal* de Provence, et de la *panse* d'Italie. Seul le muscat fournit à la fois des baies estimées et des gourmands et des vigneron. Rien n'est agréable au goût et sain au corps comme une grappe de muscat mûrie sur les coteaux du Var et de l'Hérault ; nul vin n'est doux, savoureux et parfumé comme le frontignan, le lunel ou le flayose. Ce dernier cru, moins connu que les deux premiers, parce que ses produits sont généralement consommés sur place, était apprécié à sa juste valeur par Mirabeau, qui fut toujours fier des richesses du sol provençal.

Le raisin ne se mange pas seulement à l'état frais. Dans les pays de vignoble, on le garde assez longtemps dans une demi-fraîcheur, en le suspendant au plafond avec un fil ; ce mode de conservation lui communique un goût de poussière qui n'est pas des plus agréables, à notre avis : les vrais amateurs de raisin *pendu* haussent les épaules quand on leur en fait l'observation. Savent-

(1) E. Dentu, éditeur, Palais-Royal, à Paris.

ils que Tibère faisait suspendre les siens dans la boutique d'un maréchal-ferrant ?

Les raisins secs sont d'un usage plus général que les raisins pendus ou fumés. On les prépare soit en les exposant pendant plusieurs semaines au soleil, soit en les mettant quelques minutes dans un four. Quelquefois le séchage est précédé de l'immersion sous une lessive de soude. Quel que soit le mode de préparation, les raisins secs sont un aliment sain et agréable. Ils ont une saveur extrêmement sucrée, qui leur donne des propriétés pectorales incontestables ; la pharmacie les utilise. Quatre, huit et même dix litres de raisin frais sont ordonnés tous les jours dans les stations uvales en vogue de l'Allemagne et de la Suisse ; les médecins français mettent quelques onces de raisin sec dans le mélange de dattes et de jujubes qui fait la tisane béchigue.

LA CATASTROPHE DE JAVA

Trente mille victimes ont péri dans la catastrophe qui vient de bouleverser le détroit de la Sonde. Une île a complètement disparu ; trois villes ont été détruites ; tout le district de Bantam, à la partie occidentale de Java, a été ravagé. L'année 1883 comptera décidément comme une des plus désastreuses du siècle.

Après le choléra en Egypte, la catastrophe d'Ischia, un malheur plus épouvantable devait se produire dans la partie occidentale de l'île de Java et la partie orientale de l'île de Sumatra.

L'île de Java est un des districts les plus fréquemment ravagés par les tremblements de terre.

La surface de cette île, si extraordinaire par la vigueur de sa végétation, le caractère de sa population et la richesse de colonisation, est considérable.

Elle n'atteint pas le quart de la surface de la France, cependant elle est couverte d'une population qui s'accroît de jour en jour, sous le sage gouvernement colonial de la Hollande, et qui s'approche actuellement de 20 millions d'habitants.

Depuis la grande éruption de 1792, dans laquelle 3,000 personnes et 40 villages ont été engloutis en une seule nuit, le Calumgong a ravagé, en 1882, 114 villages et englouti 4,000 paysans. C'est ce même volcan, qui, prenant feu soixante ans plus tard, a ravagé tout le pays dans un rayon de 30 kilomètres autour de son cratère. En 1843, le Gountour ne lança pas moins de 30,000,000 de tonnes de cendres ; en 1867, on compta 1,000 victimes.

L'île de Krakatoa, située à égale distance des côtes de Java et de Sumatra, et formée par une montagne volcanique dont le sommet atteignait plus de huit cents mètres de hauteur, a disparu sous les flots.

Batavia, capitale des Indes hollandaises, à plus de 30 lieues à vol d'oiseau de Krakatoa, a été inondée en partie et recouverte d'une couche épaisse de cendres.

La vague qui a balayé la côte de Mereak après l'éruption, avait 30 mètres de hauteur. Etant données de pareilles dimensions, on concevra facilement la ruine que cette catastrophe a répandue dans le détroit de la Sonde.

Des derniers avis de Batavia, il résulte que les localités de Tjeringen, Telokbetong, Mereak, ont complètement disparu. Tous les phares et les bâtiments gouvernementaux ont été détruits à Vierdepunt (Java) et à Vlakkeloeh (Sumatra). A la place des îles détruites, d'autres îlots ont surgi modifiant complètement la forme du détroit de la Sonde et bouleversant la situation géographique de la côte.

Nous traversons décidément une période de tremblements de terre.

L'Italie du 4 de ce mois nous apprend qu'une secousse a été ressentie le 3 à Rome, à Frascati, Albano, Monte Porzio, Rocca di Papa, etc. Très légère dans la plupart de ces localités, elle a eu, à Rocca di Papa, quelques effets curieux à noter.

Les cloches de l'église, agitées par l'oscillation du sol, se mirent à tinter ; une cheminée s'est écroulée avec fracas : peu de temps avant la secousse, les fontaines avaient cessé de couler ; la frayeur des habitants était telle que chacun faisait à la hâte ses préparatifs de départ. Heureusement il n'y a eu d'autre accident à déplorer que la chute de la cheminée, et la panique cessa promptement.

VARIÉTÉS

Une ascension au Vésuve

Les tristes événements d'Ischia ont reporté récemment l'attention publique sur les moindres détails concernant cette magnifique contrée de l'Italie. Ils donnent un regain d'actualité aux renseignements

ci-après que nous adressait, il y a quelques années, un de nos amis en excursion dans l'ancien royaume des Deux-Siciles :

Depuis plusieurs jours à Naples, nous n'avions qu'avec peine entrevu le Vésuve.

Nous nous désolions déjà, lorsque le temps se remit au beau. Le ciel d'Italie se montra enfin dans toute sa sérénité proverbiale. — Disons en passant, qu'il ne faut point croire au bleu exagéré dont les romanciers se plaisent à le décorer. La réalité est qu'il n'est pas plus bleu que le nôtre, mais simplement plus pur de nuages ou de vapeurs.

La seule chose qui soit d'une nuance incomparable et surprenante, c'est l'eau de la mer, qui ressemble à l'eau d'indigo dans laquelle nos blanchisseuses trempent notre linge.

Voyant un si beau soleil, notre parti fut bientôt pris.

Au Vésuve ! fut l'exclamation qui s'échappa de nos bouches. A peine avions-nous mis le pied dehors que nous entrevîmes le blanc panache, but de nos désirs. Une demi-douzaine de cochers avec chevaux harnachés pittoresquement de grelots, de pompons rouges, de plaquettes de cuivre avec madones et de girouettes. miroitant au soleil, se précipitèrent sur nous, nous entourant et nous étourdissant de « signori », par ci, de « signore » par là, nous suivant lorsque nous marchions, s'arrêtant lorsque nous nous arrêtions.

Partis du Piccolo-Porto à neuf heures et demie, nous longeons la Marina, rencontrant partout la foule des lazzaroni, jouant à pile ou face ou étendus sur le trottoir, sur les marches des édifices et des maisons. Les marchands de coquillages de toute espèce, huîtres et autres, crient leurs marchandises. On trouve là des fritures en plein vent où l'on achète pour trois centimes de poissons ou deux centimes de feuilles d'artichauts cuits dans la pâte, ainsi que l'indispensable macaroni, qui, entre nous, est, malgré sa réputation, une chose quelquefois détestable.

Bientôt nous apercevons les maisons roses de Portici. Ce ne sont que voitures de campagne, apportant à la ville les fruits et les légumes. Leurs attelages se composent souvent de trois animaux différents placés de front. Le bœuf gris aux énormes cornes, la mule aux pompons rouges, et le maigre cheval sans collier, dont la sellette est couverte de cuivres accumulés. Toute cette nouveauté captive les yeux, étourdit et charme à la fois. Tout le monde ici est pieds nus et chacun se démêle en plein vent.

A l'apparition d'une voiture de Gignars, toute la marmaille en guenilles accourt, tendant des mains crasseuses.

La coiffure des femmes est un mouchoir, qui fut rouge, tourné autour de la tête, couvrant le front jusqu'aux sourcils, et dont les pans noués derrière retombent pour protéger le cou. Elles ont ainsi un certain cachet de bohémiennes, mais il ne faut point croire à cette beauté tant vantée par M<sup>me</sup> de Staël et Lamartine.

Nous voici à Resina. Les maisons attrayantes et fraîches, souvent peintes à fresque, ont disparu pour faire place à des huttes grises, bâties de morceaux de lave. Les terrasses où l'on met sécher les grains au soleil sont légèrement bombées, et l'aspect triste de ces habitations n'est tempéré que par les treilles de vignes grimpantes, formant des toits de verdure suspendus sur des piliers. Les fenêtres en sont petites et basses, et les portes cintrées ne sont accessibles que par des escaliers de pierres. Ils permettent d'avoir entrée sur rue et sortie de plain-pied sur les jardins plantés de citronniers et de rares pins parasols. Nous commençons à monter dans des murailles grises, et la campagne, presque sans végétation, a un aspect triste et desséché. Cependant cette terre de cendre et de lave est des plus fertiles. C'est d'elle qu'on tire le vin si renommé de Lacryma Christi.

Voici enfin la lave, un vrai torrent de lave ! Les sinuosités de la route passent et repassent parmi des blocs aux formes bizarres, et les épaisseurs, de 12 à 40 pieds, de cette lave si redoutable pour les villages

qu'elle envahit. Un an après l'éruption, une de ces coulées, nous dit-on, « marchait » encore d'un mètre par jour.

Plus l'on monte, plus l'aspect devient attristant. Heureusement on a, en se retournant, le merveilleux panorama du golfe de Naples, ainsi que la ville rose enfouie dans la verdure de ses coteaux, laissant apercevoir plus de 45 dômes ou clochers se mirant aux flots bleus de cette mer incomparable.

Il est une heure, nous approchons de l'ermitage d'où l'on jouit du plus beau panorama. Les objets qui, vus du sommet, deviendront imperceptibles, sont encore distincts à la hauteur où nous nous trouvons.

Tandis que nous nous préparons à la véritable et dernière ascension par un frugal déjeuner, nous voyons arriver et partir à pied ou à cheval les anglaises et les anglais essouffés et couverts de poussière.

Les guides nous offrent leurs services avec un empressement fort gênant ; l'un d'eux, qui avait fini par persuader une anglaise, met un vieux gant avec toutes les peines d'un homme peu habitué à cet exercice, sans doute pour offrir une main irréprochable et recevoir un salaire proportionné à ses efforts.

Voici des chevaux qu'on nous amène : il faut encore trois quarts d'heure pour arriver au pied du cône terminal. Pour nous encourager, le guide nous montre des personnes qui descendent du sommet tant désiré ; mais sa hauteur et l'éloignement sont encore si grands, que nous voyons à peine les pygmées imperceptibles qu'on nous dit être nos semblables. Nous nous décidons enfin à partir : les uns nouent leurs mouchoirs autour de la tête pour se garantir du soleil ; les autres ficellent le bas du pantalon pour ne pas laisser entrer les cendres dans leurs chaussures. Au premier pas, on passe devant l'observatoire, entouré de quelques arbrisseaux, dernier reste de végétation, dernière oasis dans ce désert grimpaient.

Nous suivons la crête de la petite colline sur laquelle est placé l'observatoire. Bientôt un désert de lave se déroule à nos pieds dans toute son horreur. Il se divise en deux torrents pétrifiés larges chacun de plus d'un kilomètre. D'un côté la lave rousse, de l'autre la lave noire. La plus éloignée, dans le fond des ravins, semble de la grosse terre labourée, couverte de sillons réguliers. Celle qui se trouve plus près laisse voir ses formes convulsionnées, serpenteuses, d'où surgissent les pics, des aiguilles, des blocs arrondis.

Nous y descendons par des sentiers de chèvres, car il faut en faire la traversée pour arriver au cône de cendres qui se présente maintenant à nous dans toute sa sévère grandeur.

Ses pentes paraissent lisses et d'une couleur tantôt grise, tantôt rousse.

Ici, la scène devient imposante... Au milieu d'une vaste plaine, sur un terrain de laves partout crevassé, sans le moindre arbuste, sans un gazon, sans le plus petit ruisseau où reposer les yeux, le voyageur se sent pris d'un malaise indéfinissable, et l'esprit comme le corps s'arrête effaré au bord de ces précipices portant partout les empreintes terribles de l'éruption. Instinctivement on se retourne pour chercher un reste des sites enchantés que l'on a parcourus en Italie.

Mais les yeux ne rencontrent que la mer immense, et Naples comme une tache rosée, à travers un léger voile. Les coteaux, les vallées se sont aplanis, confondus. Alors il faut lever la tête pour ne point voir ces énormes amas de scories noires qui vous entourent. Pour reposer vos yeux, vous n'avez plus que le panache blanc du Vésuve s'inclinant au vent, votre but et votre guide le plus certain.

Si l'on n'est pas assez fort pour subir les fatigues de l'ascension, on se fait aider du guide qui vous tire et vous pousse, quand besoin est. Chaque pas que vous faites dans cette cendre vous demande un effort considérable, car les pieds enfoncent, glissent et roulent sur une pente de cinquante degrés d'inclinaison.

Toutes les dix minutes, on est obligé de s'asseoir et de reprendre haleine, de sorte que nous mimons une

heure et demie pour arriver en haut. Mais alors, que vous êtes bien récompensé par la vue du cratère qui est splendide de forme et de couleur!

Nous étions enfin sur le sommet du Vésuve. La sueur perlait sur nos fronts et notre respiration était sifflante; mais que nous importait devant un tel spectacle! Au nord-est, à l'extrême horizon, les Apennins laissaient voir leurs sommets de neige. Au sud-ouest, l'immense demi-cercle du golfe de Naples formé par les îles de Capri, de Procida et d'Ischia. A nos pieds, la vaste plaine, mer verte, à côté de la mer bleue. Devant nous, le cratère s'ouvrant béant dans un tumultueux désordre de pentes effrayantes et de rochers suspendus à ses flancs. Puis la fumée sortant du fond avec accompagnement de bruits semblables à celui de la mer qui se brise sur la plage. Parfois des détonations sourdes... Que doit donc être le Vésuve au moment de l'éruption? Cette pensée fait frémir. Les parois intérieures du cratère, couvertes de soufre, attirent maintenant nos regards. Le jaune, le rouge, le gris perle, le brun s'y jouent au soleil et forment la plus riche palette qu'il soit donné à un artiste de contempler.

Après un quart d'heure de promenade sur les bords de ce gouffre, qui a plus d'un kilomètre de diamètre, après nous être donné le plaisir de faire flamber nos bâtons dans les cendres brûlantes, et la satisfaction moins agréable d'avoir respiré la fumée âcre et sulfureuse que le vent rabattait sur nous, nous dûmes enfin redescendre.

La descente est aussi curieuse et agréable que la montée est difficile. On n'a besoin que de renverser le corps en arrière et de courir à longues enjambées. On ne court plus, on vole, on dévore l'espace; les pieds enfoncent dans les *Lapilli*, et, en quatre ou cinq minutes, nous sommes au pied de ce cône que nous avons mis une heure et demie à gravir.

Bientôt la campagne et les maisons reparurent: voici les cyprès, les pins parasols, les vignes grimpanes.

Au coucher du soleil, nous rentrions dans toute l'activité de Naples. C'était l'heure où les équipages des élégantes Italiennes revenaient de la délicieuse promenade de la *Chiaja*. Nous pûmes voir dans tout son éclat le luxe mondain, poussé à l'excès, et qui contraste dans ce pays d'une manière si frappante avec l'insouciance misère du peuple qui traîne sa vie dans un perpétuel « lazzaronisme. »

A. W.

L'Administrateur-Gérant: F. MARTIN.

AVIS

Les sieurs **Durbee frères** s'étant rendus acquéreurs du fonds de commerce exploité par M. Gustave POULLE, charcutier, rue des Princes, maison Médecin père, à la Condamine, les créanciers, s'il y en a, sont priés de se présenter dans la huitaine chez madame veuve Durbee, rue Imberty, Condamine, sous peine de déchéance.

MOUVEMENT DU PORT DE MONACO

Arrivées du 3 au 9 Septembre 1883

CERVIONE, cutter, <i>Trois-Sœurs</i> , fr., c. Rouden,	vin.
NEWCASTLE, trois-mâts, <i>Zulette</i> , ang., c. Skelly,	houille.
MARSEILLE, b. <i>Saint-Joseph</i> , fr., c. Pandillon,	sur lest.
CANNES, b. <i>Fortune</i> , fr., c. Moutte,	sable.
ID. b. <i>Charles</i> , fr., c. Allègre,	id.
ID. b. <i>Antoinette-Victoire</i> , fr., c. Fornéro,	id.
ID. b. <i>Toujours-le-Même</i> , fr., c. Martin,	sur lest.
MENTON, cutter, <i>Francesco R.</i> , it., c. Ravenna,	ardoises.

Départs du 3 au 9 Septembre 1883

NICE, cutter, <i>Trois-Sœurs</i> , fr., c. Rouden,	vin.
CANNES, b. <i>Fortune</i> , fr., c. Moutte,	sur lest.
ID. b. <i>Charles</i> , fr., c. Allègre,	id.
ID. b. <i>Antoinette-Victoire</i> , fr., c. Fornéro,	id.
MENTON, b. <i>Arena</i> , it., c. Fanciulla,	charbon.
CANNES b. <i>Toujours-le-Même</i> , fr., c. Martin,	id.

AVIS

Conformément au Règlement du Cercle des Étrangers de Monte Carlo, l'entrée des Salons n'est accordée qu'aux personnes munies de Cartes.

Ces Cartes sont délivrées au bureau du Commissaire Spécial.

Elles sont valables:

Les unes, pour l'Atrium, la Salle des Fêtes et le Salon de Lecture.

Les autres, pour toutes les Salles indistinctement.

L'entrée de Salles de Jeu est interdite aux habitants de la Principauté; elle est également interdite aux habitants du département des Alpes-Maritimes, à l'exception des membres des principaux Cercles.

L'ADMINISTRATION.

OFFICE GÉNÉRAL DE REPRÉSENTATION

L'EXPOSITION INTERNATIONALE DE NICE 1883-84

Le PLAN ILLUSTRÉ DE L'EXPOSITION INTERNATIONALE DE NICE (Façade, intérieur et jardins) est en vente chez tous les libraires et à tous les kiosques. Prix: 25 cent. Vente en gros, à l'Office Général, 9, rue Adélaïde.

REPRÉSENTATION — PUBLICITÉ — COMMISSION — RENSEIGNEMENTS  
NICE — 9, Rue Adélaïde — NICE



QUINA LAROCHE  
ÉLIXIR VINEUX

Fortifiant, apéritif et fébrifuge.  
Très-agréable, cet ÉLIXIR est à base de Banyuls, contre *Anémie, Affections d'estomac, Fièvres invétérées.*  
PARIS, 22, RUE DROUOT & LES BONNES PHAR\*

ON DEMANDE A LOUER  
UNE VILLA

Contenant DIX à QUATORZE Chambres pour tenir une Pension de famille

S'adresser au bureau du « Journal de Monaco »

MAISON MODÈLE  
F. FARALDO

PLUS DE MAUX DE DENTS

L'ELIXIR DENTIFRICE  
DES RR. PP. BÉNÉDICTINS OLIVÉTAINS

de l'abbaye de SOULAC (Gironde)

Se trouve à la MAISON MODÈLE tenue par F. FARALDO

Maison du GRAND-HÔTEL, avenue de la Costa

MONTE CARLO

PRIX DU TARIF DES RR. PP.: } 2 fr. le petit flacon  
4 fr. le grand flacon

En vente à l'imprimerie du Journal

L'ANNUAIRE  
DE LA PRINCIPAUTÉ DE MONACO  
POUR 1883

1 vol. petit in-8°, de 300 pages, cartonné.  
Prix: 3 fr. — Par la poste, 3 fr. 50 en un mandat-poste.

MONACO ET SES PRINCES

Par H. Métiévier.

2 volumes in-8° — Prix: 6 fr. — Par la poste: 8 fr. 50

les deux premiers livres du CODE CIVIL

LE CODE D'INSTRUCTION CRIMINELLE

LE CODE PÉNAL

LE CODE DE COMMERCE

A LOUER

l'Etablissement de M. MARSAN

SITUÉ SUR LA PLACE DES MOULINS

pouvant servir à tout genre de commerce: auberge, épicerie, etc

SERVICE

ENTRE NICE & MONTE CARLO & VICE-VERSA

OMNIBUS

Nice à Monte Carlo..... 4 h. du soir.  
Monte Carlo à Nice..... 6 h. du matin.

Prix des places: Intérieur, 1 fr. 25; Banquettes, 1 fr.

BREAKS

Nice à Monte Carlo..... 9 h. 1/2 du matin.  
Monte Carlo à Nice..... 5 h. 1/2 du soir.

Prix des places: 2 fr.

Bureau: Boulevard du Pont-Neuf, 34.

M. Louis FAISSOLLE, sculpteur-marbrier, a l'honneur de prévenir sa clientèle qu'il vient de transférer ses ateliers et magasins boulevard Charles III, maison Aiglin.

Sa nouvelle installation lui permet d'exécuter toutes sortes de commandes.

M<sup>ME</sup> ASÉ Leçons d'italien et de Français. — English spoken. — Maison de la Tour, aux Bas-Moulins.

La Mode Illustrée, Journal de la Famille

sous la direction

DE M<sup>ME</sup> EMMELINE RAYMOND

L'élévation des salaires étant progressive et continue, oblige un grand nombre de familles à s'imposer des privations sérieuses pour maintenir l'équilibre de leur budget.

Il y a pour les femmes un moyen d'éviter la dépense causée par la main-d'œuvre: Être sa propre couturière, lingère et modiste, en s'abonnant à *la Mode Illustrée*, qui fournit, avec les patrons excellents de tous les objets utiles, l'enseignement pratique et théorique de leur exécution.

Un numéro spécimen est adressé à toute personne qui en fait la demande par lettre affranchie.

On s'abonne en envoyant un mandat sur la poste à l'ordre de MM. FIRMIN DIDOT ET C<sup>IE</sup>, rue Jacob, 56, à Paris. On peut aussi envoyer des timbres-poste en ajoutant un timbre pour chaque trois mois et en prenant le soin de les adresser par lettre recommandée.

PRIX POUR LES DÉPARTEMENTS:

1<sup>re</sup> édition: 3 mois, 3 fr. 50; 6 mois, 7 fr.; 12 mois, 14 fr.  
4<sup>e</sup> édition, avec une gravure colorisée chaque numéro  
3 mois, 7 fr.; 6 mois, 13 fr. 50; 12 mois, 25 fr.

MONACO — Imprimerie du Journal de Monaco 1883

COLLÈGE ST-CHARLES - MONACO

Sous la Direction de M<sup>SR</sup> l'Evêque

Les Classes se font en Français. — Enseignement: Secondaire; Spécial; Primaire. — Pensionnat, Demi-Pensionnat, Externat. — Omnibus matin et soir. — Des Religieuses sont chargées des plus jeunes enfants.